

Télérama

Par Cœur

Gilles Kneusé

PAR CŒUR

RÉCIT

GILLES KNEUSÉ

TT

C'est un comédien, pas une vedette. Vous ne connaissez pas son nom, à peine son visage, mais, médecin en activité, il a tout sacrifié à un métier entamé sur le tard et qui le remplit. L'autre, en revanche, est une star. Une vraie, qui a tourné avec les plus grands et affiche un CV époustouflant. Les deux se retrouvent sur un plateau de théâtre. Et la star, âgée, qui a des problèmes de mémoire, demande au second de l'aider. Partant de cette anecdote, Gilles Kneusé

offre un petit livre qui est un bonheur de tendresse, d'évocation, d'humour. S'il ne nomme pas le comédien à la mémoire défaillante (mais il précise qu'il incarne François dans un film sur une bande de quadragénaires dont un autre s'appelle Paul...), il lui rend le plus beau des hommages : celui d'en saisir les faiblesses sans l'amoindrir, au contraire. L'écriture est précise et fourmille de détails. En parallèle, l'auteur raconte un peu sa vie de médecin, qu'il a abandonnée pour le mirage des planches. Et montre comment, certains soirs, être sur scène, c'est aussi sauver un homme.

— **Hubert Prolongeau**

| Ed. du Mauconduit, 160 p., 15 €.

La Croix

Dr Gilles Kneusé, comédien

LA CROIX

passion(s)

Dr Gilles Kneusé, comédien

Jean-Claude Raspiengeas , le 03/03/2018 à 6h00

Envoyer par email



Politis

Gilles Kneusé, le théâtre au scalpel

Gilles Kneusé, le théâtre au scalpel

Blog Mediapart

«Par cœur», chronique d'un vieil acteur en mal de mémoire



MEDIAPART
LUN. 12 FÉVR. 2018 - ÉDITION DU MATIN

«Par cœur», chronique d'un vieil acteur en mal de mémoire

12 FÉVR. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Par coeur de Gilles Kneusé

par [Gilles Costaz](#)

Piccoli en scène : le dernier combat

C'était en 2009. Michel Piccoli revenait au théâtre : il jouait *Minetti* de Thomas Bernhard au théâtre de la Colline, puis en tournée. Mis en scène par André Engel (qui l'avait déjà dirigé dans *Le Roi Lear*), entouré de Julie-Marie Parmentier, Evelyne Didi, Gilles Kneusé, Arnaud Lechien, le grand acteur fit une prestation remarquable, et cela reste, à l'heure actuelle, son dernier passage au théâtre. L'accueil fut enthousiaste, mais le bruit courut que Piccoli connaissait mal son texte, avait beaucoup lutté contre les trous de mémoire. L'un de ses partenaires, Gilles Kneusé, témoigne aujourd'hui, dans un récit où, par délicatesse, aucun nom propre n'est cité : ni celui de Piccoli, ni celui d'Engel, ni celui d'un autre participant. Seul celui de Kneusé apparaît sur la couverture : il dit je dans le texte, et il dit il quand il s'agit de Piccoli.

Kneusé est un comédien au parcours insolite. Il a d'abord été médecin et chirurgien, jusqu'au jour où, à 36 ans, il a décidé de tout arrêter pour devenir acteur. Et il ne cesse de l'être, au théâtre et au cinéma. Piccoli, de son côté, est un personnage complexe. Bien des personnes qui ont traversé sa vie se demandent encore qui il est. C'est un altruiste très fermé sur lui-même. Que Kneusé se retrouve partenaire de Piccoli dans *Minetti* n'était donc pas une histoire banale. Elle fut difficile. La rumeur avait raison : Michel Piccoli luttait souvent contre la perte de mémoire, les répétitions et les représentations se déroulèrent dans l'angoisse. Kneusé freina des quatre fers pour écrire et publier son livre. Il explique pourquoi il a brisé ses réticences dans un avant-propos : « J'ai longtemps hésité avant d'écrire cette histoire. D'abord pour égard pour lui, pour son goût du secret et du silence, pur sa

pudeur, il me semblait plus juste et plus fidèle de ne pas en parler. Ensuite, parce que j'ai toujours pensé que tout n'a pas à être raconté. Et puis dans un livre paru récemment, il parlait de son métier d'acteur, un métier qu'il qualifiait d'extravagant, avec lequel il s'était régalé, et dont la première qualité était à ses yeux la capacité de savoir s'amuser, s'amuser à oser, en complicité avec ses partenaires... Mais il parlait aussi de sa mémoire qui s'en allait, de sa difficulté aujourd'hui à travailler, et de la douleur de ne plus pouvoir jouer. J'ai pensé que cet aveu le donnait la permission de raconter. »

Peu de livres sont aussi feutrés, ouatés, silencieux que celui-ci. Kneuzé écoute Piccoli, le caresse du regard. Il n'a pas été chargé seulement d'être l'un des acteurs de cette pièce en déséquilibre. (Rappelons le sujet : un comédien en fin de carrière, Minetti, vient attendre en vain un directeur de théâtre dans le hall d'un hôtel d'Ostende, avec l'espoir qu'on lui confiera le rôle du roi Lear). Kneuzé a aussi le rôle d'ami souffleur. Dès qu'il sent Piccoli en panne, il doit profiter des silences introduits par la mise en scène pour aller consulter la brochure et revenir murmurer, comme il peut, la phrase à partir de laquelle tout peut repartir. Il y aura beaucoup de petits incidents tout au long des représentations, mais aucun qui mette en cause le déroulement du spectacle jusqu'à sa fin.

Gilles Kneuzé écrit comme un médecin et un camarade de jeu attentif, qui économise ses mots et les dépose délicatement sur sa page. D'ailleurs, avec quelques flashes-black, il se souvient de quelques interventions en salle de chirurgie. Il y a quelque parenté entre les deux métiers : il s'agit de sauver un être humain à la dérive en réactivant une fonction arrêtée. C'est ainsi que, dissimulé derrière un élément du décor ou à vue, Kneuzé a fait affluer le sang du texte qui s'était immobilisé. Le témoignage est exceptionnel : nous n'en connaissons pas d'équivalent. En général, les acteurs parlent d'eux-mêmes et n'ont pas d'autres observateurs dotés de plume que les critiques ! C'est un très beau portrait de Michel Piccoli, dans l'un de ses derniers combats. Alors qu'il est au bord de l'échec, il refuse de porter une oreillette, il clame qu'il joue cette pièce d'une difficulté extrême pour « s'amuser » ! Sans aucun pathos, sans aucun mot de trop, sans le vocabulaire admiratif qui nuirait à la simplicité du récit, Kneuzé donne à voir l'acteur perdu en scène, à la fois apeuré et inébranlable, sur le point de perdre et gagnant sans triompher. Le langage clair et ombreux de Kneuzé filme Piccoli merveilleusement.

Par cœur de Gilles Kneuzé, éditions du Mauconduit, 160 pages, 15 euros.

Photo DR.

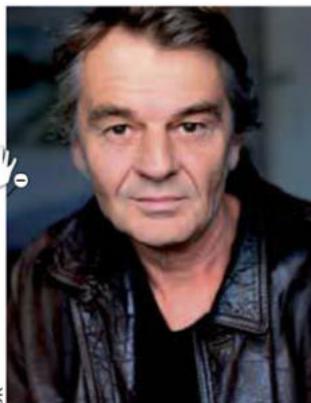
A propos de « Par cœur »

Le souffleur

16 janvier > PREMIER ROMAN
France

Gilles Kneusé se souvient de cette fois où il souffla les répliques d'un géant du théâtre qui avait des trous de mémoire.

« Quand tu seras sur le plateau avec moi, si j'en ai besoin, je viendrai te voir. Et quand tu ne seras plus là, dans la deuxième partie, je viendrai à la fenêtre et tu me diras le texte depuis les coulisses », dit le vieux comédien à son camarade de planches. L'homme a des trous de mémoire. Gilles Kneusé, lui, se souvient très bien de ce moment au restaurant où l'acteur lui demande d'être son souffleur. On est à trois heures de la première. C'était pour une pièce de Thomas Bernhard, *Minetti*, mise en scène par André Engel en 2009. L'œuvre de l'Autrichien est une cruelle mise en abyme de la répétition : « il » joue le rôle d'un vieil acteur répétant *Le roi Lear* dans l'attente d'un prétendu rendez-vous avec un directeur de théâtre. Souffler la réplique à l'acteur, le vrai, quand le rideau se lèvera réellement, plus simple à dire qu'à faire... discrètement. Le chirurgien de formation et aujourd'hui



Gilles Kneusé

comédien et metteur en scène Gilles Kneusé signe un premier roman, *Par cœur*, à la fois sincère et pudique sur cette relation particulière qui s'est nouée avec le grand acteur jamais nommé par pudeur mais on devine (il a tourné avec Sautet,

Chabrol, Melville ou encore Ettore Scola ou Buñuel, et en 2011 encore il tenait le haut de l'affiche dans *Habemus papam* de Nanni Moretti). Eloge de la dignité de l'acteur sénéscent qui jusqu'au bout veut jouer.

Sean J. Rose



GILLES KNEUSÉ

Par cœur

ÉDITIONS DU MAUCONDUIT

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 180 P.

ISBN : 979-10-90566-24-8



9 791090 566248

A propos de « Comme une grande »

La vraie vie

21 août >
PREMIER ROMAN France

Portrait d'une quadragénaire débridée au milieu du gué, signé Elisa Fourniret.

Quelque chose nous dit, dans l'énergie du ton et la vigueur de la langue – argot poétique matiné d'english, phrases sans verbe, dialogues sur le vif – que cette fille qui essaie de faire *Comme une grande*, héroïne quadra du premier roman d'Elisa Fourniret, doit avoir quelques gènes communs avec sa créatrice, responsable des Auteurs-SACD à Paris. C'est avec le même humour que l'écrivaine documente son parcours sur la page de garde des éditions du Mauconduit. « *Fallait bien s'essayer à la vraie vie au sortir de l'université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), un mémoire sur les tragédies de Pier Paolo Pasolini en poche.* »

Revenons à notre héroïne narratrice : 40 ans, une grande sœur, un fils en CE1, « *enfant de la famille des grands contestataires* », un ex – le père du garçon – dans une situation



Elisa Fourniret

précaire... Femme à la croisée des chemins, elle tente de concilier vie de mère et d'amante, pas sûre de vouloir se remettre sur « *le marché du love* ». Elle appartient à cette catégorie de marrantes un peu désespérées, ou plutôt de désespérées qui font comme si, par « *dégoût du mélodrame* ». Plutôt du genre bravache donc, style « *même pas mal* », elle a hérité de

l'injonction « *Marche ou crève* », également déclinée en « *Secoue toi ma vieille, je me dis* », d'une enfance de « *gosses d'ouvriers* » à Longwy en Lorraine. L'Est parisien est désormais son territoire : les rues en pente de Ménilmontant et de Belleville qu'elle monte et descend, les cafés de quartier refuges, les zincs escales où elle attrape les bribes de conversations au hasard ou retrouve les vieux potes pour débriefer. « *Le taf qu'on a plus, le fric qui manque, l'âge qui vient, l'amour qu'on ne croise pas, les enfants qu'on n'aura peut-être plus. Le combat ordinaire.* » On suit cette aventurière de la vraie vie le plus souvent le sourire aux lèvres et le cœur parfois serré. **V. R.**



ÉLISA FOURNIRET

Comme une grande

ÉDITIONS DU MAUCONDUIT

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 979-10-90566-23-1



Vidéo de présentation :

https://www.youtube.com/watch?v=SNx7Ma_8FeA

A propos de "La voix de Papageno"

Le chant des vaincus

16 janvier > ROMAN France

Brahim Metiba conclut par un drame allégorique sa trilogie familiale.

Après *Ma mère et moi* et *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi*, ses deux fictions autobiographiques parues en 2015 à quelques mois d'intervalle, Brahim Metiba clôt sa trilogie familiale par un drame allégorique articulé autour de la relation entre deux frères : Tamino et son cadet Papageno. Toujours aussi bref mais moins réaliste et plus lyrique que les deux textes précédents, *La voix de Papageno* conte un drame en dix-sept tableaux et un prologue. La tragédie se noue dans deux lieux chargés de culture et d'histoire : Haz, une légendaire cité antique qui ressemble à Palmyre, et la ville de Stipra, qui « appartenait à un grand empire désormais éclaté en petits pays qui ne manquent pas de se faire la guerre une fois tous les cinquante ans ». Cette dernière abrite un théâtre baroque, héritage d'une époque coloniale, et c'est sur sa scène que Papageno voit à 5 ans son frère aîné chanter. Dans le public extasié et très féminin, il y a l'amoureuse de Tamino, Nadja, 16 ans, jeune fille timide qui tient la main du tout jeune



Brahim Metiba

Papageno regarde et vénère comme un dieu, on retrouve ces liens familiaux marqués par les non-dits et les silences que l'écriture de Brahim Metiba sait si justement faire entendre. Mais à cette histoire d'admiration et de rivalité intimes, l'écrivain algérien né en 1977 et installé en France depuis plus de vingt-cinq ans ajoute une dimension plus violente et de plus grande portée qui donne écho à la voix des opprimés. **Véronique Rossignol**



BRAHIM METIBA

La voix de Papageno

ÉDITIONS DU MAUCONDUIT

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 9,80 EUROS ; 92 P.

ISBN : 979-10-90566-22-4



L'Humanité du 12 janvier 2017

L'ombre de Mozart plane sur les ruines de Palmyre

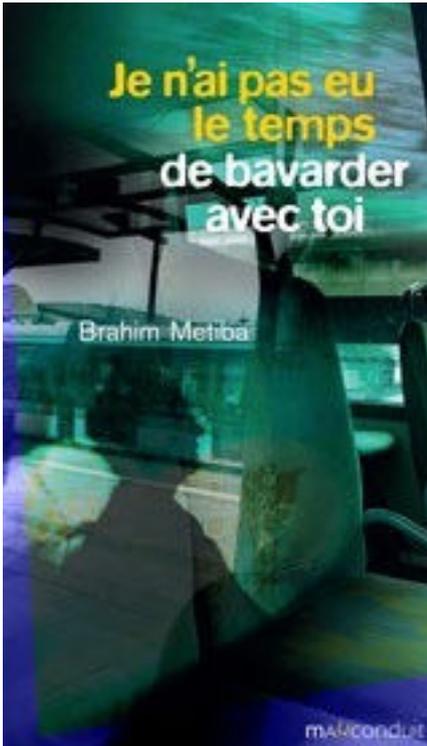
par Muriel Steinmetz

Blog de Cultur'elle

Publié le 20 janvier 2017

par Caroline Doudet

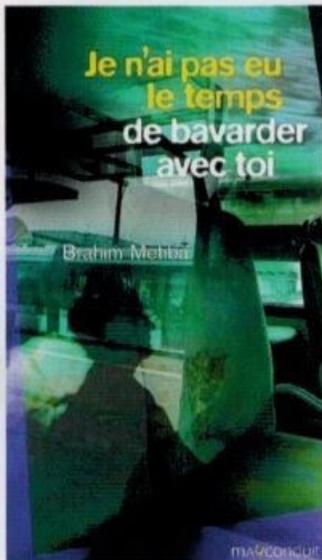
A propos de Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi



TV5 Monde : Le meilleur de 2015, émission du Dimanche 20 Décembre 2015

Les invités : Baya Medhaffar, Joe Kesrouani, Brahim Metiba et Wassyla Tamzali. Emission sous-titrée en arabe.

Chronique de décembre 2015 dans Le Courrier de l'Atlas. Merci à Anaïs Heluin.



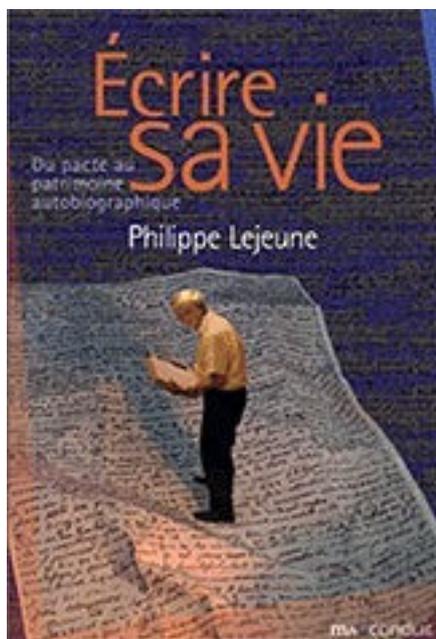
Un simple ticket de métro

Brahim Metiba a l'écriture nue. "L'écriture comme un couteau", aurait dit l'écrivaine Annie Ernaux. Comme la pionnière de l'autofiction en France, l'auteur d'origine algérienne évoque dans ce roman sa relation avec son père, après avoir abordé la figure maternelle dans *Ma mère et moi* (2015). Une relation faite de silences et d'incompréhensions. "Mon père a sa propre logique du monde. Logique dont je suis exclu", résume-t-il dès les premières lignes. Cela avant d'établir par le récit une forme de dialogue. Dans *Ma mère et moi*, Brahim Metiba disait à la première personne la tentative d'un homme de faire comprendre à sa mère ses choix de vie. Son installation en France, alors qu'elle vit toujours en Algérie. Son éloignement de la religion. Son goût pour la littérature et pour les garçons. L'échange avec son père qu'il imagine dans son second livre est plus indirect : il prend la forme d'un trajet en bus de Clichy jusqu'à Paris, un jour d'anniversaire. Avant de rentrer en Algérie, le père avait laissé à son fils un ticket de métro et ce mot : "Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi."

JE N'AI PAS EU LE TEMPS DE BAVARDER AVEC TOI

Brahim Metiba, Mauconduit, 64 p., 7,50 €.

A propos de *Ecrire sa vie* de Philippe Lejeune :



Livre hebdo n° 1042 du 15 mai 2015

Mille et une vies

22 mai > RÉCIT France

Philippe Lejeune revient sur son parcours et son travail autour du journal intime et de l'autobiographie.

L'auteur du fameux *Pacte autobiographique* (Seuil, 1975, repris chez Points) est, selon sa propre définition, le « militant de l'écriture ordinaire ». On pourra mieux faire sa connaissance grâce au précieux volume proposé par les éditions du Mauconduit. Un petit ouvrage, composé de cinq textes récents et d'un cahier photos, qui se veut la synthèse du parcours et des recherches sur l'écriture de soi d'un homme engagé.

Fils d'un helléniste, il a commencé à tenir un journal « répétitif, raisonneur, plaintif, complaisant » à l'âge de 15 ans, en 1953. Deux ans plus tard, sa découverte de Marcel Proust le bouleverse radicalement. Avant qu'il ne soit illuminé par les travaux de Michel Leiris qui lui font comprendre que l'autobiographie est « une nouvelle frontière », un « territoire inexploré d'une richesse inouïe ».

Philippe Lejeune insiste sur sa manie de l'analyse, sa curiosité de détective, son goût des corrections. Le voici qui avance : « Une autobiographie, ce n'est pas un texte dans lequel quelqu'un dit la vérité sur soi, mais un texte dans lequel quelqu'un de réel dit qu'il la dit. » Il détaille comment il en est venu à fonder en 1992 l'APA, l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique. Un « club

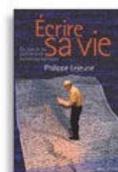


Philippe Lejeune

d'amateurs qui pratiquent le même sport », sis à La Grenette, la médiathèque d'Ambérieu-en-Bugey, près de Lyon, où les manuscrits sont toujours les bienvenus.

Philippe Lejeune creuse aussi la question du journal (« personnel » plutôt qu'« intime »), à la fois selon lui « une pratique de vie et une pratique d'écriture », avant même de devenir un genre à part entière. Tout comme il explique qu'il lit « en sympathie », expression qui fait parfois sourire, qu'il est un lecteur « de bonne volonté » et non un critique. Notre homme est un vrai passionné qui aime à étudier les brouillons, à enquêter inlassablement, à passer des heures aux Archives nationales ou à explorer des réseaux de correspondances. Chercheur et passionné, l'ancien professeur à l'université

Paris-Nord (Villetaneuse) évoque aussi les nouveaux outils de communication qui « ne font pas seulement évoluer l'autobiographie » mais « s'attaquent à la vie elle-même ». *Ecrire sa vie. Du pacte au patrimoine autobiographique* constitue une somme passionnante et instructive. **Al. F.**



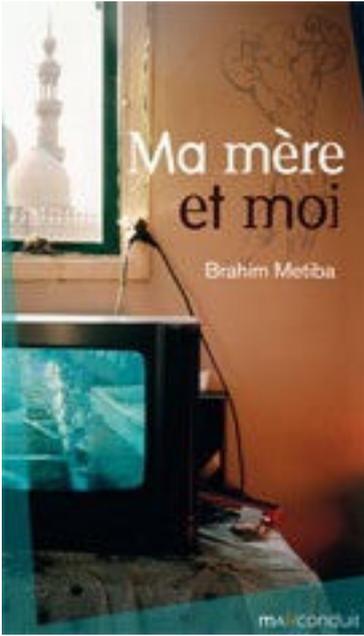
PHILIPPE LEJEUNE
Ecrire sa vie.
Du pacte au patrimoine autobiographique
ÉDITIONS DU MAUCONDUIT

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 13 EUROS ; 128 P.
ISBN : 979-10-90566-17-0



9 791090 566170

**A propos de Ma mère et moi
de Brahim Metiba :**



Le Monde du 3 avril 2015

Un fils

« Je ne trouve pas de mots pour parler à ma mère. Les mots de son langage n'expriment pas ma vie. Les mots de mon langage n'entrent pas dans son système. Elle ne les comprend pas. »

Lui a quitté l'Algérie voilà quatorze ans mais il revient y voir sa mère. Intellectuel, fils d'une femme qui ne sait ni lire ni écrire, homosexuel dont la mère rêve qu'il se marie, si possible avec une musulmane, il cherche à établir un impossible dialogue. Cela passera par les gestes, les chansons de Radio Orient, les mots d'un écrivain juif, Albert Cohen. Un détour radical pour établir, au travers de la littérature et du *Livre de ma mère*, cette communion qui déjoue les confrontations et les incompréhensions. Un texte nu, bref, splendide de force émotive. Vingt-trois jours, un peu moins de chapitres car le silence a ses droits, et le chant poignant du fils enchâsse la mélodie simple de la mère, qui aime absolument celui qui a « changé ». ■ PHILIPPE-JEAN CATINCHI

► **Ma mère et moi**, de Brahim Metiba, Mauconduit, 64 p., 7,50 €.

Marianne du 1er au 7 mai 2015

RÉCIT

“Le livre de ma mère”, deuxième version



Ma mère et moi,
de Brahim Metiba,
éd. du Mauconduit,
64 p., 7,50 €.

Le grand secret des écrivains, c'est bien connu, c'est non pas leurs maîtresses, mais leurs mères. Absentes et désirées, ou au contraire omnipotentes et abusives, les mères sont les destinataires secrètes des fils, qui trouvent dans l'écriture le moyen de les célébrer ou de les fuir, dans un geste d'émancipation et d'hommage, qui est toujours un échec. C'est bien cette situation que prend pour sujet, avec une simplicité qui touche à l'épure, *Ma mère et moi*, de Brahim Metiba. Aussi incandescent que bref, le récit autobiographique de ce jeune écrivain français d'origine algérienne met en scène ce que les psychanalystes nommeraient « un amour œdipien », les

critiques, « une situation de non-communication » et les historiens, « un choc de civilisations » : d'un côté, le fils, homosexuel aussi brillant qu'occidentaliste, « changé » à jamais donc par la France, un fils pour qui la religion musulmane n'est plus qu'une tradition fossilisée ; de l'autre, la mère, une vieille Algérienne qui rêve encore de marier son chérubin et pense le monde à travers des souvenirs et des réflexes d'un autre âge. « Les mots de son langage n'expriment pas ma vie », doit avouer Brahim Metiba. Tout le grain du récit tient au fait que c'est un autre écrivain, un juif, qui devient le médiateur de cet impossible échange, puisque c'est en lui lisant chapitre après

chapitre le *Livre de ma mère*, d'Albert Cohen (« Albert Cohaire », dit-elle), que le narrateur trouve les mots justes pour parler à sa mère : « Elle aime les histoires, [...] elle sera peut-être touchée par celle d'Albert Cohen et je réussirai peut-être à l'amener à une autre vision du monde. » Si l'intrigue peut sembler ténue, on vérifiera pourtant dans ce récit plusieurs grandes vertus de la littérature : donner aux morts le pouvoir de réunir les vivants, fabriquer de l'universel dans des situations singulières et produire, à la place des études sociologiques sur l'immigration ou des simplifications à outrance, une très émouvante étude de cas. ■ ALEXANDRE GEFEN

Vu sur Charybde 2 : le Blog Un lecteur, un libraire, entre autres
Note de lecture : « Ma mère et moi » (Brahim Metiba) le 14 mars 2015
Ardente mélodie de l'incommunicabilité, malgré l'amour, l'effort et l'imagination.
Hugues Robert de la librairie Charybde

L'Humanité du jeudi 12 mars 2015



LE NARRATEUR ATTEND LES RÉACTIONS DE CELLE QUI L'A MIS AU MONDE, LAQUELLE RESTE ÉTRANGÈMENT SILENCIEUSE. INHO FAVEZ NURELDINE AFF

RÉCIT

La mère garde le silence et le fils ne dit pas tout

À partir du Livre de ma mère d'Albert Cohen, Brahim Metiba imagine une situation semblable en Algérie aujourd'hui.

Le parallèle n'est pas aisé...

MA MÈRE ET MOI,
de Brahim Metiba.
Éditions du Mauconduit,
64 pages, 7,50 euros.

Brahim Metiba (trente-sept ans) est né en Algérie. Il vit en France depuis dix-sept ans. Il place au centre de ce premier roman une mère qui est peut-être la sienne. On ne peut presque pas douter que ce texte soit autobiographique. Elle vit en Algérie, lui en France. Ils se voient rarement mais s'appellent régulièrement. À la faveur d'un bref retour au pays natal, un dialogue ambigu tente de s'ébaucher entre mère et fils par l'entremise d'un roman qu'il décide de lui lire à voix haute, un peu chaque jour. Il s'agit du *Livre de ma mère* d'Albert Cohen, qu'elle appelle « Albert Co-haire », dont le sujet est l'amour d'un homme pour sa mère qui est morte. À la faveur de cette lecture, le narrateur attend les réactions de celle qui l'a mis au monde, laquelle reste étrangement silencieuse. Il voudrait « sortir d'elle ce qu'elle ne dit pas. (...) J'attends qu'elle parle, écrit-il, mais elle ne dit rien ». Le but de cet exercice chaque jour repris consiste à signifier en creux tout l'amour qu'il porte à cette femme analphabète et soumise. Il dit aussi l'effort d'un homme pour amener sa génitrice « à une autre vision du monde », et à changer son

regard sur ceux qu'elle nomme « nous », les musulmans, et « eux », les autres, parmi lesquels les juifs. Le plus important est tu. Le narrateur n'aime que les garçons. Comment aborder ce sujet tabou avec elle qui ne jure que par le mariage ?

Dans cette expérience apparaissent nettement la confrontation des générations qui ont du mal à s'entendre et, en filigrane, l'un des problèmes actuels du monde arabe. La prose

de *Ma mère et moi* est sèche, comme dépouillée de tout sentimentalisme, sans aucun effet de style visible. Le langage du corps – la fatigue des muscles de la vieille dame dont il masse les pieds – va de soi et remplace la parole

maternelle espérée. Côté fabrication, l'ouvrage enchâsse donc en son sein un autre récit, celui de Cohen cité longuement une fois. Cette citation mise à part, tout souci littéraire est écarté et les affects sont tus, y compris sur le plan politique. Toute volonté d'énonciation maternelle se heurte donc à une pensée obtuse et résignée. Et l'auteur s'interroge : « Je me demande si j'ai le droit de lui demander de changer de regard. Je me demande si je ne perds pas mon temps, si mon projet peut aboutir. Je me demande si un jour ma mère pourra laisser de côté son "nous", son "eux", son "vrai" et sa conception des hommes et des femmes. » ■

M. S.

COMME
SON NARRATEUR,
BRAHIM METIBA,
TRENTE-SEPT ANS,
A QUITTÉ SON ALGÉRIE
NATALE POUR VIVRE
EN FRANCE.

Livres Hebdo n° 1032 du 6 mars 2015

Elle dit

13 mars > **RÉCIT** France

Un fils écrit sur sa mère. Il a 37 ans, il est né en Algérie, vit en France depuis quatorze ans et aime les hommes. Intellectuel, arabe, de culture musulmane, homosexuel, **Brahim Metiba** raconte sa mère, cette mère analphabète qui a élevé sept enfants et constate que ce fils qui vit loin d'elle « *a changé* ». « *Je vois rarement ma mère. Elle m'appelle régulièrement, nous parlons de cuisine. Je l'appelle régulièrement, nous parlons de cuisine.* » Pendant quelques jours, il revient s'installer chez elle. Leur relation cherche des points de contact mais c'est plutôt une cohabitation sans conflits déclarés, faite d'observations silencieuses, de réponses souvent fermées qui ne nourrissent aucun dialogue. « *Elle dit : "Non".* » « *Elle dit : "Merci".* » « *Elle dit : "Ne te dérange pas".* » A travers des gestes et des attentions simples – « *Elle pose ses pieds sur mes genoux* » –, le fils s'emploie respectueusement à relier leurs deux amours, de fils et de mère, étrangers l'un à l'autre. Il lui lit *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen, espérant que les pages de l'écrivain juif admiré seront un viatique pour combler la distance. En 64 pages, Brahim Metiba fait tenir tant de choses dans la nudité de ses phrases. A la rentrée prochaine, les éditions du Mauconduit publieront son deuxième livre, *Je n'ai pas eu le temps de bavarder avec toi*, le livre de son père. **V. R.**



BRAHIM METIBA

Ma mère et moi

ÉDITIONS DU MAUCONDUIT

TIRAGE : NC

PRIX : 7,50 EUROS ; 64 P.

ISBN : 979-10-90566-15-6



9 791090 566156

A propos de *Avortées clandestines* de Xavière Gauthier :



Xavière Gauthier
**Avortées
clandestines**

Avortement : « J'ai écrit pour que la nouvelle génération n'oublie jamais »
Entretien réalisé par Mina Kaci
Lundi, 19 Janvier, 2015 L'Humanité

Ecouter, ré-écouter l'émission avec Xavière Gauthier sur France Inter
<http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=1037521>

Vu sur le site du festival du livre et de la presse d'écologie

Un ouvrage puissant tissé avec la souffrance de ces femmes – désormais âgées - qui ont parfois subi un, deux, parfois jusqu'à dix avortements clandestins dans les années 60. Il en émane une détresse méconnue. Les jeunes femmes d'aujourd'hui la découvrent avec une infinie sororité : elle « leur reste dans le ventre ». L'écrivaine Xavière Gauthier a choisi d'informer sur ces femmes d'avant la loi Veil, alors démunies par le manque d'informations sur la sexualité ou la contraception, prises au piège de la grossesse non désirée d'un enfant « ennemi, adversaire, un corps étranger ». Contraintes à l'avortement par une décision grave qui les rendait hors-la-loi, elles décrivent – souvent - l'indifférence du père biologique invitant sa compagne à la « débrouille ». Ces femmes « sans nom et sans visage » racontent aussi la quête infernale de faiseuses d'anges opérant dans des conditions sordides, parfois même leur arrestation devant la porte par la police. Au fil d'une trentaine de témoignages se révèlent l'usage de la table de cuisine, l'emploi d'aiguilles à tricoter, de bigoudis, de queues de persil, d'eau savonneuse, d'eau de Javel, etc.. De tels avortements faits avec les moyens du bord aboutissent à des hémorragies, des

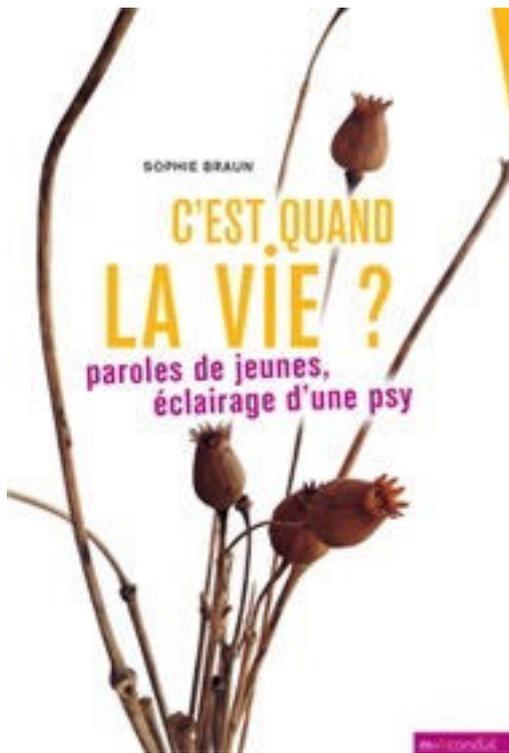
transfusions, des curetages cruels et « humiliants » : un cycle infernal. On est bien loin de la méthode Karmann (par aspiration) employée ultérieurement. Il apparaît une vraie conspiration muette contre les femmes, où de nombreux hommes - juges, médecins et policiers - effacent trop aisément leur évidente responsabilité biologique.

Ce livre d'actualité s'explique car la conquête historique de l'IVG, portée par Simone Veil il y a quarante ans, subit ça et là des pressions larvées. Ici on prône le non-remboursement de l'IVG, là on l'interdit ou on la limite. Dans certains pays, le mouvement du planning familial les soutient, mais dans de nombreux autres il n'existe pas. Seules les manifestations et les protestations féministes parviennent à empêcher les tentatives de recul de certains pays (Espagne). Les risques sont réels à l'heure où ça et là, certaines nations essaient de réduire la femme à vivre et procréer au foyer conjugal, bref à perdre autonomie et liberté. Cette enquête émouvante, qui intègre le témoignage propre de l'auteure, est une façon forte et énergique de lutter contre le repli ou l'oubli. « L'amnésie, c'est la barbarie », dénonce Ernest Pignon-Ernest auteur de la silhouette de femme au ventre déchiré qui sert de couverture à l'ouvrage. Cette femme singulière et bouleversante qui parle au nom de toutes les femmes « plurielles ». « Avortées clandestines » rappelle aussi que des femmes ont été exécutées ou emprisonnées pour avoir aidé leurs sœurs, que 50 000 d'entre elles meurent encore chaque année. Un cahier photo et une carte mondiale du statut de l'IVG prouvent que des menaces sont toujours présentes sur cette liberté si chèrement/chairement conquise.

Jane Hervé

Livre éco-conçu

**A propos de C'est Quand La Vie ?
de Sophie Braun :**



Perdus dans la vie ? Une psy éclaire les jeunes

Tags : [adolescence](#), [psychologie](#), [vie](#)

Comment trouver goût à la vie et oser être soi-même ? Ne plus se laisser paralyser par les regards négatifs, les fausses culpabilités, les souffrances familiales ? Dans un livre, une psychothérapeute donne des pistes aux jeunes. Du concret pour mieux se connaître, se déployer et pouvoir vivre sa vie à plein.



Vu sur Babelio :

Juliefrisette, 8 novembre 2014 :

[C'est quand la vie ?](#) un livre qui nous est adressé correctement (enfin !!!!), nous adolescents mais aussi vous parents d'adolescents (au sens large). Il met des mots sur des émotions, des sensations indescriptibles et floues pour les ados. A chaque fois que je le refermais je me sentais moins seule et c'est une preuve du bien qu'il nous apporte. Ce livre est une main tendue à tous ceux qui se disent "je suis nul(e)".

<http://juliefrisette59.skyrock.com/3236348893-C-est-quand-le-vie-d..>

Par [Math-en-book](#), le 11 novembre 2014

Je me suis tout de suite retrouvée dans ce livre, car très clairement je fais partie du public visé. On sait tous comment la période de l'adolescence est compliquée et parfois cruelle. C'est en plus durant cette période que l'on est le plus vulnérable et le plus fragile. On se pose beaucoup de questions sur l'amour, la famille, la solitude, etc. Et on est très souvent peu sûr de soi, en conflit ou violent vis à vis des autres mais surtout de soi-même.

Ce livre est très instructif et j'aurais même envie de lui donner le petit nom de "guide". Il propose en effet toutes les clés pour sortir du mal être ou tout du moins pour le comprendre et l'appréhender de façon positive... Les métaphores qu'utilise l'auteur sont très parlantes et notamment celle du flamant rose. Au début du roman nous sommes cet animal mais nous ne tenons que sur une seule patte. le but à la fin du livre c'est d'arriver à se poser les bonnes questions pour retrouver un équilibre intérieur et d'être fort sur ses deux pattes. En définitive, ce livre m'a beaucoup inspiré et surtout il m'a fait me poser beaucoup de questions. Ce qui est à mon avis essentiel pour trouver un équilibre qui nous convienne. La remise en question est un travail de tous les jours pour cultiver son bonheur.

**A propos de La Vie sans mode d'emploi
Putain d'années 80 !
de Désirée et Alain Frappier :**

L'Humanité Dimanche du 6-12 février

LOISIRS // SORTIES // CULTURE

BANDE DESSINÉE INTERVIEW

D. et A. Frappier.
« Les années 1980 ont planté le décor d'aujourd'hui »

Après « Dans l'ombre de Charonne », Alain et Désirée Frappier poursuivent leur exploration d'un passé français avec leur nouvel album, « La Vie sans mode d'emploi ». Sous leurs crayons – il dessine, elle écrit –, ils racontent dans une veine plus autobiographique leurs années 1980 qui deviennent les nôtres et apparaissent, avec leur cortège de sentences libérales, comme un laboratoire des années 2000.

56 - NO - 6 du 12 février 2014

LE PORTRAIT D'UNE FEMME DANS LA TOURNÉE DES ANNÉES FRIC

Elle a 27 ans. Quelque années plus tôt, elle a rejoint Paris, l'année suivante, insouhaitée puisque Mitterrand est parti du 14 juillet. Elle a rejoint Paris, l'année suivante, insouhaitée puisque Mitterrand est parti du 14 juillet. Elle a rejoint Paris, l'année suivante, insouhaitée puisque Mitterrand est parti du 14 juillet.

« C'EST CETTE ÉPOQUE QUE NAÎT LE DISCOURS SUR LES PARASITES QUI PROFITERAIENT DES AVANTAGES SOCIAUX. »

protections sociales, mais il y a la crise maintenant. Il faut nous adapter. « Ce n'est pas évident d'être un homme de cette époque. Des idées de « Point » ou de « L'Express » sont toujours sur les parasites qui profitent des avantages sociaux. On répète à des gens : « Vous êtes chômeur, quelle solution, vous allez pouvoir créer votre entreprise... »

NO. Son récit est-il personnel de la condition féminine ?

A. F. Les années de ma génération ont été marquées par la démission. C'était un féminisme orienté par les femmes qui n'avaient pas d'enfants. Il était devenu très bourgeois. Le féminisme de Simone de Beauvoir et des femmes qui l'ont porté était très différent de celui des « Mères Libres » qui appartiennent à la génération de la guerre d'Espagne. Notre féminisme est post-industriel. Je comprends ces mères qui n'avaient ni le droit à l'avortement, ni celui d'avoir de compte en banque avant 1962. Elles ont eu beaucoup de faire une grande lutte, un grand combat, et nous nous sommes dit que j'avais eu ma vie de féministe. J'ai essayé de retrouver ma vie de femme. Elle m'a donné une raison de dire à ma mère : « C'est toi qui m'as fait une femme d'été môme, mais cette petite fille est le regard de sa mère et la hache de son quotidien. En France, le combat féministe n'est mené contre les hommes. C'est une grande erreur. Les hommes ont autant souffert du système machiste que les femmes. Pendant des générations, les pères ont été dépossédés de leurs enfants.

6 du 12 février 2014 - NO 57

Vu sur Babelio.com

Par **fdm**, le 20 janvier 2014 ★★★★★



Tout d'abord un grand merci à Babelio et aux éditions Mauconduit pour l'envoi de cette BD dans le cadre de l'opération Masse critique ; elle correspond exactement au style que j'affectionne.

On y découvre Désirée qui quitte sa province natale au début des années 80, pour 'monter à Paris' en espérant réussir une carrière artistique. Malheureusement, son euphorie va vite être tempérée.

Le plus intéressant, c'est que toute son histoire est rythmée par les événements qui ont marqué ces années : de l'élection de **François MITTERRAND** à la mort de Daniel **BALAVOINE** et de **COLUCHE** en passant par Tchernobyl et son nuage radioactif, les manifestations contre la loi **DEVAQUET** et la mort de Malik **OUSSEKINE**... Tout y est. Pour moi qui suis née en 1971, ça a été une plongée dans mon adolescence. J'ai retrouvé les Rita Mitsouko, Eurythmics, la petite main de 'Touche pas à mon pote', **Noël MAMERE** du temps où il était journaliste, **Bernard TAPIE** avant que les affaires ne le rattrapent et Brigitte **SIMONETTA** que tout le monde a maintenant oubliée.

Bref, j'ai découvert un roman graphique très documenté et illustré par de beaux dessins magnifiquement mis en page : un vrai régal.

BDCAF'MAG n° 53 janvier-février 2014

BDCAF'MAG.

N°53

MARS/AVRIL 2014

LE MAGAZINE DES ÉDITIONS DU CAFÉ

hélène bruller

STARFUCKEUSE

ENTRETIENS

- Hélène Bruller
- Wilfrid Lupano et Jean-Baptiste Andréaé

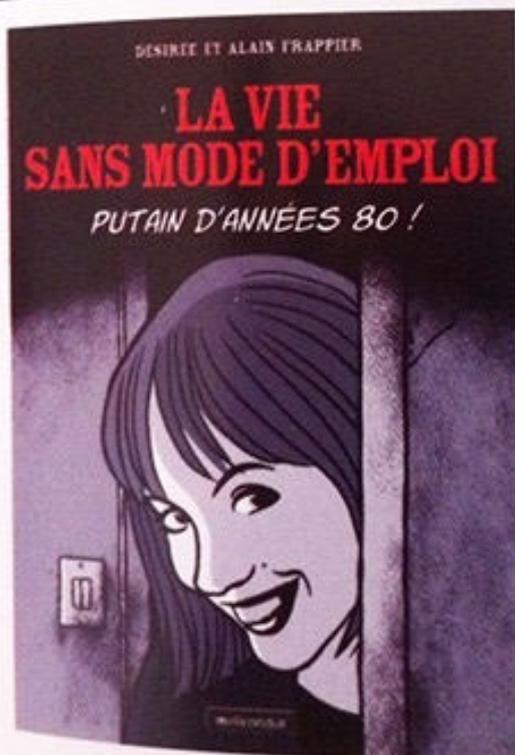


+ les chroniques
d'albums,
les actualités,
les plannings
des éditeurs...

www.bdcaf.com

La vie sans mode d'emploi,
putain d'années 80 !

Editeur Editions du Mauconduit
Dessinateur Alain Frappier
Scénariste Désirée Frappier
Genre autobiographie réaliste
Sortie janvier



L'élection de Mitterrand et les promesses d'une France plus sociale, Marcia Baila, le Sida, Bhopal, le Rainbow Warrior, le petit Gregory, Tchernobyl, Eurythmics, la loi Devaquet, Malik Oussekin, Bernard Tapie, le skai et les fermetures éclairs... Si l'autobiographie de Désirée Frappier est simple - celle d'une jeune maman indépendante à Paris ayant de la peine à gagner sa vie avec son métier de costumière - elle constitue un magnifique retour sur cette décennie, à la fois proche et lointaine, où "l'IKEALisme prendra peu à peu le dessus sur l'idéalisme". Un album emblématique.

Loïc Josse :
(Librairie La Droguerie de Marine)

« Ce n'était pas facile, après le succès de « Dans l'ombre de Charonne », de revenir dans la foulée avec un autre sujet différent, aux dimensions temporelles plus longues, sans doute un peu (beaucoup ?) autobiographique... le résultat est superbe.

La documentation historique est vraiment remarquable, on retrouve tout-à-fait l'ambiance de ces années, le dessin, le scénario, sont parfaits, l'humour vient toujours tempérer la dramatisation, et j'ai lu d'une traite et avec beaucoup de plaisir ce nouveau roman graphique, dont je ne doute pas qu'il va rencontrer son public.»

66 rue Georges Clémenceau
35400 SAINT MALO
Tél 02 99 81 60 39
www.droguerie-de-marine.fr

La newsletter de Désirée et Alain Frappier n° 11



Livres Hebdo n° 977 du 6 décembre 2013

15 JANVIER > BD France

Une jeunesse



Auteurs il y a tout juste deux ans du remarqué *Dans l'ombre de Charonne* (1), Désirée et Alain Frappier reviennent avec un ouvrage à l'angle mémoriel assez proche, mais au sujet très différent. Ils portent cette fois leur regard sur les années 1980 à travers une tranche de la jeunesse de Désirée, racontée à la première personne. Celle-ci a 22 ans au moment de la victoire de François Mitterrand à l'élection présidentielle de 1981, qui ouvre le récit, et, pour paraphraser Paul Nizan, ce n'est pas tous les jours le plus bel âge de sa vie. Désirée abandonne ses cours de théâtre et « le vieux peintre qui, depuis 4 ans, refait indéfiniment le même portrait [d'elle] ». Elle monte sa propre pièce, conçoit les costumes de scène d'une amie saxophoniste, avorte, manque encore d'avorter mais choisit cette fois de garder l'enfant prénommé Mélo. Mélo comme mélodrame ou comme le méli-mélo qui donne sa force à l'album. L'aménagement du précaire logement-atelier de couture de

DÉSIRÉE & ALAIN FRAPPIER © MAUCONDUIT



Désirée, les souvenirs et la vie de ses voisins se fondent dans le mouvement de l'époque, de l'accident nucléaire de Tchernobyl aux polémiques sur la construction du pont de l'île de Ré, en passant par les mobilisations étudiantes contre la loi Devaquet.

Avec Désirée et avec Alain Frappier, qui accompagne de son dessin polymorphe les mille strates de ses

souvenirs, le quotidien devient une grande aventure, une épopée. Sa joie de vivre transcende épreuves et contrariétés. La vie « sans » mode d'emploi ? Pas si sûr

FABRICE FAULT

Désirée
et Alain Frappier

**La vie sans mode
d'emploi. Putain
d'années 80 !**

MAUCONDUIT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRX : 22,50 EUROS - 192 P. N. & B.

ISBN : 979-10-505-05-12-8

DATE : 15 JANVIER

(1) Voir « Sous les bidules », LH 882, du 13.1.2012, p. 65.



9 791090 544118

La newsletter de Désirée et Alain Frappier n° 10



A propos de Retour à Yvetot, de Annie Ernaux

Le Nouvel Observateur du 22 mai 2013

EN HAUSSE

ERNAUX D'YVETOT



A Yvetot (Seine-Maritime), où elle a grandi, ses parents, anciens ouvriers, tenaient un café-épicerie dans

le quartier des usines. Dans « la Place », « Une femme », « la Honte », elle a raconté l'humiliation sociale, l'envie folle de devenir quelqu'un d'autre et de quitter cette ville. En octobre 2012, Annie Ernaux est revenue à Yvetot pour parler de ses livres - c'était la première fois. Devant un public dense, elle a rappelé qu'une fille de bourgeois, au pensionnat, lui avait reproché de « puer l'eau de Javel ». Elle a aussi expliqué pourquoi elle avait fait le choix littéraire et politique d'écrire dans « une langue plate », celle des « dominés », afin de ne pas trahir le monde dont elle était issue. Le texte très fort de sa conférence, « Retour à Yvetot » (*Mauconduit*, 9 euros), paraît, augmenté de photos d'enfance et d'une émotion palpable.

JÉRÔME GARCIN

Marianne du 8 au 16 juin 2013

Annie Ernaux, l'origine des mots

En revenant dans la ville de son enfance, l'auteur de "Passion simple" livre les clés d'une vocation construite en partie sur les complexes de classe.

PAR ISABELLE CURTET-POULNER

C'est un petit fascicule intrigant aux airs de portfolio. Il consiste en un retour au pays natal, contrée intime entre toutes, qui sollicite les souvenirs les plus lointains et leur incidence dans le cours d'une vie. Cette distance prise avec l'ancrage de l'enfance est scrutée par Annie Ernaux dans un opus singulier, tiré d'une expérience qui ne l'est pas moins : celle du retour à Yvetot, cette ville de Seine-Maritime où elle a grandi. Jusque-là, l'auteur du roman *Les Années* était allée à la rencontre de ses lecteurs partout en France. Sauf à Yvetot où elle n'était revenue que pour voir ses proches ou en « gardienne des tombes de ses parents et d'une petite sœur morte à 7 ans ». Ni dédain, ni ressentiment pourtant. Si l'écrivain a fui ce rendez-vous des années durant, c'est parce que cette terre, « lieu de sa mémoire la plus essentielle », est liée à ses écrits « de façon constamment délicate ».

Transcription de sa première intervention sur place, le 13 octobre 2012, *Retour à Yvetot* livre des clés de son jardin d'enfance. Un texte bref, émouvant, suivi d'un entretien et d'échanges avec le public, où l'écrivain s'ouvre sur son passé. Car c'est ici qu'elle a fait l'apprentissage décisif de la différence de classe, et pris conscience d'un décalage entre sa culture d'origine et celle qu'elle a acquise par la suite. Une ligne de partage qu'elle scanne à sa manière blanche, analytique. En offrant d'abord une vue panoramique de la ville d'autrefois, les zones pauvres, répétées dangereuses, se démarquant du centre. Depuis, aucune des métamorphoses subies



ÉCRIVAIN RECONNU

Annie Ernaux. À gauche : règle ses comptes avec le passé en retournant à Yvetot, en Normandie, où ses parents tenaient un café-épicerie.

par Yvetot ne s'est imprimée en elle : « La mémoire est ici plus forte que la réalité », dit elle.

L'odeur de l'eau de Javel

Son objectif se resserre ensuite sur le café-épicerie de ses parents, « lié à la misère et à peine au-dessus d'elle », écrivait-elle dans *La Place*. Elle y a observé à loisir les figures familiales des clients, et leurs histoires familiales et sociales. Ce théâtre où s'inscrit la réalité « la plus rose, la plus violente parfois » trouve son prolongement avec l'école, qui l'ouvre au monde et aux livres. Là s'exprime pleinement le clivage qui la sépare des enfants « qu'on avait appelés alors "de bonne famille" ». Au détour de confidences inédites, l'écrivain relate son sentiment d'ho-

miliation, le jour où sa condition modeste fut trahie par l'odeur qui émanait d'elle, celle de l'eau de Javel, ce marqueur social inégalement. L'anecdote, cruelle, renferme une question centrale pour l'auteur : dans quelle langue écrire, la langue populaire de l'origine ou la langue, académique, apprise ? « Comment, en dormant, ne pas trahir le monde dans le seul mot ? » C'est cette distance qui s'est creusée avec sa « condition d'origine » par l'entremise des mots qu'interroge Annie Ernaux. Un ne s'en lasse qui fait peser le soupçon du reniement sur la tête des « dédaignés par le haut » et les tient dans des hontes successives. Une zone grise qu'elle sonde de cette « écriture plate » qui fait la force de son œuvre. ■

Retour à Yvetot, 2012 (L'Arche), 72 p., 11 €.

A l'origine

Dans « Retour à Yvetot », Annie Ernaux raconte son enfance modeste en Normandie. Et comment la littérature lui a permis de se libérer des chaînes de sa condition sociale.

Étrange livre. Inégalable et captivant. Annie Ernaux dans « Retour à Yvetot » analyse sa propre œuvre. Il ne s'agit pas ici d'un retour sur elle-même mais sur ses écrits. Des écrits qui eux-mêmes se penchent sur l'écrivain, sa vie, son rapport aux autres, à sa famille, à son écriture. L'objectif d'Annie Ernaux est d'affirmer le dépannement de soi. Expliquer que son œuvre n'est pas un travail autobiographique mais bien une recherche vers l'universalité. Pas soi mais les autres. « Écrire la vie, non pas écrire ma vie », préconise-t-elle dans cet ouvrage bref. Une phrase qui fut également le titre du Quarto paru chez Gallimard en 2011. Comme si, après quarante ans d'écriture largement récompensée,



l'écrivain éprouvait soudain le besoin de se justifier ou de recréer une interprétation qui ne lui convenait pas. Comme un désir de réconciliation avec ceux qui l'accusent de trahison. Réconciliation peut-être aussi avec elle-même. Dans « La place », « Une femme », « La honte », Annie Ernaux évoquait sa jeunesse à Yvetot qu'elle ne nommait pas. Chacun s'était pourtant reconnu. Mais il s'agissait pour elle d'« un lieu d'expérimentation », d'« un matériau pour la mémoire ».

Après des années de distanciation avec son lieu de nais-

sance, Ernaux distingue ce qu'elle doit à cette ville qu'elle « a empli de ses rêves, de ses rêves et de ses humiliations ». Ce qui l'a façonnée. Ce qui a fait d'elle l'un des écrivains français les plus reconnus. « Retour à Yvetot » est aussi prétexte à revenir sur son milieu social largement évoqué dans sa bibliographie. Parce que c'est à Yvetot, où ses parents tenaient un café-épicerie, qu'elle a compris les injustices sociales. « J'ai été moi-même traversée par le mépris de classe, la condescendance des plus nantis en raison de la situation de mes parents », écrit-elle, comme si, vingt romans plus tard, ces douleurs-là n'étaient toujours pas asséchées. L'intelligence et la clairvoyance de son enfance lui ont permis de se trouver dans la lecture et la littérature, mais de se perdre au milieu des siens. Annie Ernaux nous confie ce qu'elle doit aux livres, véritable porte de sortie de l'enfermement social.

Dans un milieu qu'elle a voulu fuir mais qui ne l'a jamais abandonnée. Où l'on comprend que les Rhures liées à ce mépris de classe, le pire qui soit, la poursuivent tant d'années plus tard. Elle parle dans cet ouvrage de « honte sociale » et livre un souvenir qu'elle n'avait jamais évoqué jusqu' alors. Une histoire qui n'a l'air de rien qui rappelle ce qu'est de n'être/naître rien. Une anecdote liée à l'humiliation d'appartenir à « un milieu simple », celle de dégager l'odeur de « la lavel », l'odeur des femmes de ménage. L'odeur de ceux qui n'ont pas l'eau courante à la maison. L'odeur « qui pue ». Aujourd'hui, ce n'est plus cette odeur qui colle à la peau mais l'injure qui colle à l'âme. Annie Ernaux n'en aura sans doute jamais fini avec ce terrain là. Parce que c'est celui dans lequel elle a poussé. Ses racines y resteront indéfectiblement plantées. Son propre regard est d'une immense acuité. Elle le complète d'une série de photographies et du compte rendu d'une conférence avec ses lecteurs. Il est vrai que sa réflexion relève de l'universel. Elle nous rappelle aussi que nous sommes nombreux à avoir quelque chose d'Yvetot en nous. ■



« Retour à Yvetot », d'Annie Ernaux, éd. du Minuscule, 27 pages, 9 euros.

L'agenda

Photo | FORTALE DI L'AMAZON

En dix ans, le festival de photos en plein air de La Gacilly (56) a trouvé son public. Cette année (Allemagne et Eric Bouvet sont notamment à l'honneur) La Gacilly, jusqu'au 30 septembre.

31

mai

Gala | J'AI VU AVEC LES YEUX

Deux soirées de gala exceptionnelles pour célébrer Nourine au travers d'hommages rendus par la jeune génération de la danse. « Nourine & Friends », les 31 mai et 1^{er} juin au Palais des Congrès, Paris.

31

mai

Enchères | À RÉCÉPTE DONNE

À l'heure où le Street Art a plus que jamais la cote, Sylvette Vespe a décidé de mettre en vente sa collection de bouts de mur de Berlin, dont certains peints par Sol LeWitt, Daniel Buren ou Arman. Vente chez Bergé & Associés.

6

juin



romans



Annie Ernaux, 1941

© Annie Ernaux

Annie Ernaux

Retour à Yvetot

Éditions du Mauconduit, 80 pages, 9 €

L'auteur des *Années* revient sur les lieux de son enfance et interroge à nouveau les liens avec son écriture.

En octobre 2012, Annie Ernaux a répondu à l'invitation de la municipalité d'Yvetot – où elle a grandi – à s'exprimer sur les liens qui unissent son écriture à la petite ville normande. Dans la conférence qui a donné ce livre, l'auteur des *Années* (2008) aborde un thème qui nourrit depuis le début son œuvre : la question de l'origine sociale. Ernaux brosse le portrait d'un Yvetot "mythique" – c'est-à-dire tel qu'il s'est dupliqué dans la mémoire –, de la petite ville d'après-guerre, "champ de décombres hétérocites", du "quartier" où elle sera témoin de la modeste ascension sociale de ses parents ouvriers en patrons de bistrot (leffet des Trente Glorieuses), et enfin de l'école, lieu d'expérimentation de la "honte sociale".

Plus tard, après l'agrégation et l'enseignement, intervient l'écriture, et la transformation de cette géographie intime. Gommée dans ses premiers livres, elle s'impose dans *La Place* (1983), rédigé après la mort de son père. Suivront *Une femme* (1988), *La Honte* (1997) et, plus tard, *Les Années*, lieux de tension entre "langue d'origine" et "langue littéraire". On sait que l'œuvre de la romancière – regroupée en 2010 dans un volume intitulé *Ecrire la vie* – puise son esthétique au cœur de ce conflit, à travers ce dépouillement de la phrase, du style, cette "écriture plate" et éminemment politique au sens où elle s'offre à tous. Emily Barnett

Vendredi
Samedi
23 000



12 les Incontables (2.05.2013)

Libération du 13 mai 2013

Récit

ANNIE ERNAUX

Retour à Yvetot

Editions du Mauconduit, 80 pp., 9 €.



En octobre 2012, Annie Ernaux est venue faire une conférence à Yvetot, la

petite ville normande où elle a grandi, et qu'elle a transformée en territoire littéraire. Elle confronte ses souvenirs à la topographie réelle, évoque le pensionnat Saint-Michel, avec les «*enfants qu'on osait appeler alors "de bonne famille"*», et s'explique très clairement sur son œuvre : fidélité et liberté. «*Depuis le début, j'ai été prise dans une tension, un déchirement même, entre la langue littéraire, celle que j'ai étudiée, aimée, et la langue d'origine, la langue de la maison, de mes parents, la langue des dominés, celle dont j'ai eu honte ensuite, mais qui restera toujours en moi-même.*» Avec un entretien et des photos. C.L.D.

23 MAI > RÉCIT France

Y de sa mémoire

Annie Ernaux revient pour la première fois en écrivaine dans la ville de son enfance, en Normandie.



C'est Yvetot de sa jeunesse : la ville jamais nommée des *Armoires vides*, le premier livre il y a quarante ans, le *Y de La place*, la ville en toutes lettres de récits ultérieurs, la « ville mythique », « territoire particulier où (elle) a fait son apprentissage

du monde et de la vie ». Dans cette petite ville normande, Annie Ernaux, née à Lillebonne, est arrivée à 5 ans à l'automne 1945 et a vécu jusqu'à ses 18 ans, entre le pensionnat Saint-Michel, le « fameux Mail du centre-ville » et le café-épicerie de ses parents, rue du Clos-des-Partis. Le 13 octobre 2012, pour la première fois, elle y est revenue « en tant que femme qui écrit ». C'est cette intervention devant une salle de cinq cents personnes que retranscrit *Retour à Yvetot*. Référence évidente au *Retour à Reims* du sociologue bourdieusien Didier Eribon. « Comme si je replongeais dans un endroit où sont restées des couches de moi-même », explique l'écrivaine dans ce texte qui est accompagné d'un cahier photos, d'un dialogue avec la documentaliste Marguerite Cornier, auteure d'une thèse sur l'écrivaine, et d'un échange avec le public.

Yvetot n'est plus Yvetot, ne l'a même jamais été :

la ville est celle de la mémoire, « mémoire de la sensation » qui a nourri l'écriture. Ainsi la topographie d'Yvetot, son plan, la géographie sociale de ses quartiers sont devenus littéraires. Évoquant la place centrale de ce lieu dans son œuvre, l'écrivaine reformule ici son projet : « écrire la vie ». À partir de souvenirs singuliers, se faire conserveur d'une mémoire universelle. Elle y raconte aussi un souvenir qui ne figure dans aucun de ses livres, cette odeur d'eau de javel sur les mains qu'elle a violemment associée un jour d'adolescence à sa honte de classe. L'écrivaine décrit encore ce « mode d'emploi de la vie » trouvé dans les livres qui étaient, eux, « le territoire de l'imaginaire ». « La tension » entre la langue parlée populaire de son milieu et la langue littéraire acquise à l'école, et la « négociation dans l'écriture » qui aboutit à la sélection, toujours mystérieuse, des souvenirs qui seront retenus dans les livres.

Après *L'autre fille* (Nil, 2011) qui explorait le secret entourant sa sœur aînée morte avant sa naissance, Annie Ernaux plonge à nouveau, avec ce *Retour à Yvetot*, dans le refoulé des origines, dans un élan en forme de réconciliation. v. r

Annie Ernaux

Retour à Yvetot

EDITIONS DU MAUCONDUIT

TIRAGE : 6 000 EX

ISBN : 9 782015 8000

ISBN : 9 782015 8000

SOUSC : 23 MAI



Avant critique

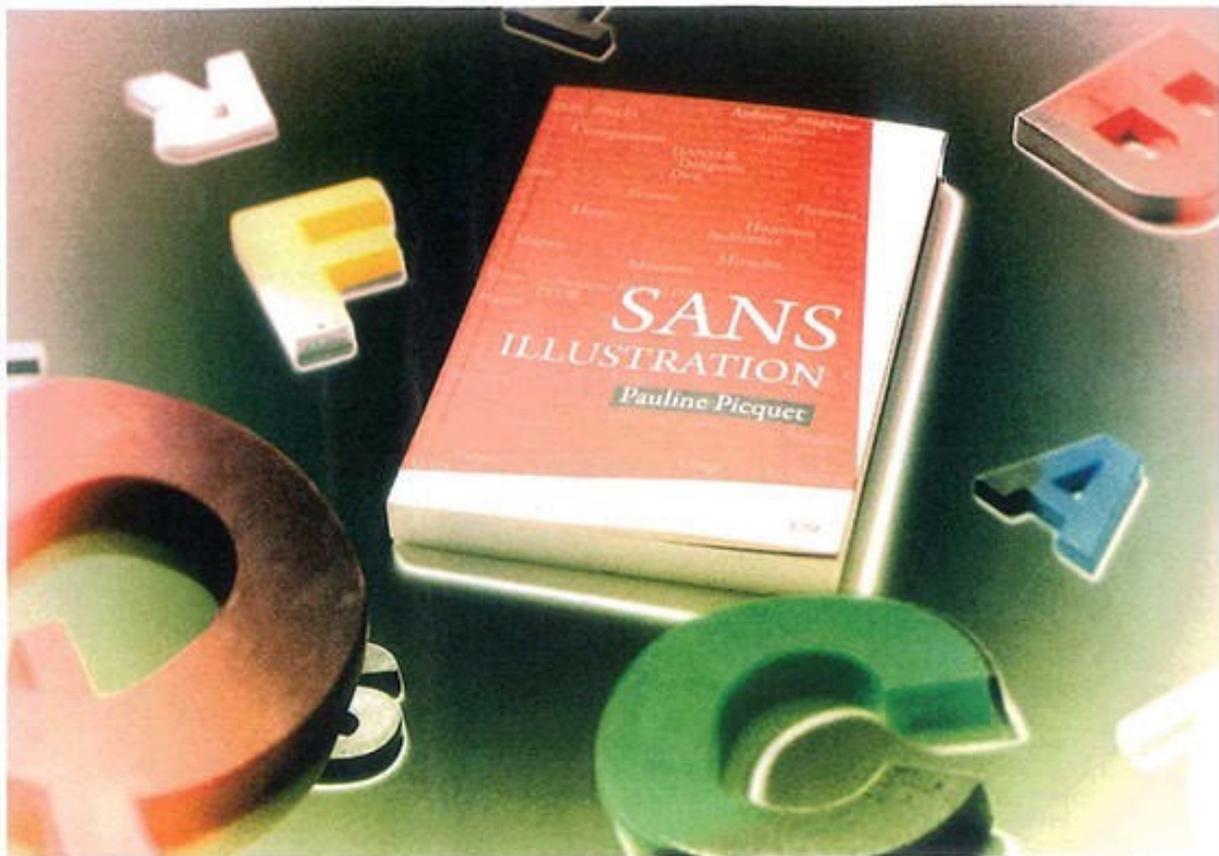
A propos de *Sans illustration*, de Pauline Picquet

« Un livre absolument extraordinaire (...) une écriture circulaire tout-à-fait étonnante... »
Arnaud Vivian, *Le masque et la Plume*, dimanche 17 mars 2013

« Un livre sidérant ! » Richard Gatet, *Radio Nova*, 5 mars 2013

PSYCHOLOGIES MAGAZINE — mai 2013

Coup de coeur pour SANS ILLUSTRATION de Pauline Picquet de Christine Sallès



LE COUP DE CŒUR

Sans illustration de Pauline Picquet

Le grand écart, du classique au cancan, d'Anne-Marie Sandrini

Livres Hebdo n° 945 du 15 mars 2013 Avant critique

Le Figaroscope du 3 avril 2013

Le Cancan perd la tête

Dans son livre tout juste paru, *Le Grand Écart*, Anne-Marie Sandrini, rat de l'opéra, professeur puis inspectrice de la danse, raconte le Tabarin. Son père avait repris l'établissement en 1928. Son idée ? Au milieu des dîneurs assis, faire danser un cancan impeccable par des danseuses parfumées et aussi sérieuses qu'elles le valent haut la jambe. Erte signe les costumes. Paul Colin les affiches. Entre le passage des filles, Sandrini convie le nec plus ultra des numéros de cabaret. Jane Avril, dont l'aristocrate roussier a aimé le crayon de Toulouse-Lautrec, lui envoie une lettre éperdue de reconnaissance pour avoir redonné au cancan ses lettres de noblesse. Pierre Sandrini mourra d'un accident de la route et le Tabarin finira par fermer en 1953. Au 36, rue Victor-Massé s'ouvre désormais un supermarché. Au Palace vient de débiter un spectacle appelé Concon :

pot-pourri d'Offenbach, de chansons réalistes, de Bollywood et de jupons. Tout et n'importe quoi juxtaposé sans art. Qui fera renaitre le cancan ? ■

Le Grand Écart par A.-M. Sandrini. Ed. Mauconduit, 23 €. Concon au Palace. Loc. : 01 40 22 60 00.

EN POINTES



**PAR
ARIANE
BAVELIER**
@LEFIGARO.FR

Dans l'ombre de Charonne, de Désirée et Alain Frappier

Blog d'actualité

23 janvier 2011 • Article de Vanessa Fize sur culturebox (france télévision)

14-15 janvier 2011 • La Croix

14-16 janvier 2011 • Médiapart

Un 27 janvier



Une histoire de jeunesse oubliée

Un secret

On se souvient du secret de l'artiste Loris D'Aglio, sa fille révèle ce que cachait ses couleurs pop-artées de ses tableaux

Par **Christine de la Roche**

En 1967, quand Loris D'Aglio a commencé à peindre, il a découvert que son style était très proche de celui de ses amis, les artistes pop-artés de la scène new-yorkaise. Mais il n'a jamais voulu le reconnaître. Pourquoi ?

Loris D'Aglio est un peintre italien, né à Rome en 1934. Il a travaillé pendant des années à New York, où il a découvert le pop-art. Ses œuvres sont très colorées et très stylisées. Il a été l'un des artistes les plus importants de la scène pop-art.



Loris D'Aglio, *Portrait of a woman*, 1967. Musée de l'Art Moderne, New York.

Il a travaillé avec les artistes américains, mais il n'a jamais voulu le reconnaître. Pourquoi ?

Il a travaillé avec les artistes américains, mais il n'a jamais voulu le reconnaître. Pourquoi ?

Il a travaillé avec les artistes américains, mais il n'a jamais voulu le reconnaître. Pourquoi ?

Malaisez-vous !

Un album de musique qui se vend mieux que les autres

Un album de musique qui se vend mieux que les autres. Pourquoi ?

Un album de musique qui se vend mieux que les autres. Pourquoi ?

5.

EXPOSITION. LIVIA VAJDA

Noces barbares

Livia Vajda était d'origine hongroise. Et peintre. Elle vivait à Paris après avoir été déportée à Auschwitz puis à Birkenau. Mais de ça, elle ne parlait pas. Elle est morte près du canal de l'Ourcq, le 18 janvier 2011, renversée par un camion. Elle allait avoir 90 ans. Ses peintures chatoyantes (ci-contre : *Le Bordel*) ressemblent à des fêtes galantes, où de jeunes mariés perdus au milieu d'une étrange perspective semblent sourire à des fantômes. Monique Gehler, sa fille, ancienne journaliste et également peintre, revient dans un livre sur les mystères d'une femme qui ne voulait exister que par sa peinture. Elle explique ses propres difficultés à grandir sans jamais vraiment connaître l'histoire de sa famille. Y. P.

EXPOSITION LIVIA VAJDA, À LA MAIRIE DU 19^e ARRONDISSEMENT, PLACE ARMAND-CARREL, PARIS-19^e, DU LUNDI AU VENDREDI DE 9 H 30 À 17 H 30, NOCTURNE JEUDI JUSQU'À 19 H 30. JUSQU'AU 14 MARS. LIVIAVAJDA.COM
UN 27 JANVIER, DE MONIQUE GEHLER, ÉDITIONS DU MAUCOUDUIT, 192 P., 16 €.



6.



CD. « I THOUGHT I WAS AN ALIEN »

Echos de la planète Soko

Farouche ou caractérielle ? Indomptée ou capricieuse ? Fragile ou complaisante ? Le cœur balance à l'écoute de Soko, chanteuse au tempérament d'actrice (et inversement) dont le folk frêle fait l'éloge du vagabondage et de l'instabilité émotionnelle. Révélée, il y a quatre ans, par les réseaux sociaux, la Bordelaise d'origine polonaise avait conquis une multitude internationale de fans en fredonnant au ukulélé des comptines trash - *I'll Kill Her*, *I Think I'm Pregnant* -, qu'elle a depuis reniées. Sans arrêt repoussé pour cause de tournages, d'inspiration pléthorique ou contrariée, son premier album, *I Thought I Was an Alien* (« Je pensais être une extraterrestre »), expose une Stéphanie Sokolinski plus à l'aise sur sa planète que dans la vraie vie. Son goût du bricolage égocentrique peut agacer, mais engendrer aussi une grâce à vif, une délicatesse enfantine, en petite sœur de Cat Power et Jeffrey Lewis. S. D.

I THOUGHT I WAS AN ALIEN DE SOKO, 1 CD BECAUSE/WARNER
SOKO EN CONCERT AU CAFE DE LA DANSE, 5, PASSAGE LOUIS-PHILIPPE, PARIS-11^e, TEL. : 01-47-00-37-59.
LE 5 MARS À 19 H 30, DE 18 H 30 À 19 H 30 € : À LA COOPERATIVE DE MAI, À CLERMONT-FERRAND, LE 6 MARS ;
AU ROCK SCHOOL BARBEY, À BORDEAUX, LE 7 ; AU CONNEXION CAFE, À TOULOUSE, LE 8 ; AU MARCHÉ
GARE, À LYON, LE 13 ; À L'AERONER, À LILLE, LE 14 ; À LA LAITERIE, À STRASBOURG, LE 15.

Le Nouvel Observateur 8 mars Le Magazine du Monde 3 mars

Motifs

Présentation du livre "MOTIFS"

<https://www.youtube.com/watch?v=3DwlBHcYN38>

SA VIE, SON ŒUVRE



Plus belle la vie
 de **Philippe Claudel**
 L'histoire d'un homme qui se reconstruit à l'âge de 40 ans, après une vie de débauche et de violence. Un roman qui explore les thèmes de la rédemption, de la famille et de la vieillesse.

Une famille heureuse
 de **Philippe Claudel**
 Une histoire d'amour et de famille, explorant les thèmes de la paternité, de la maternité et de la vieillesse. Un roman qui explore les thèmes de la rédemption, de la famille et de la vieillesse.

Plus belle la vie
 de **Philippe Claudel**
 L'histoire d'un homme qui se reconstruit à l'âge de 40 ans, après une vie de débauche et de violence. Un roman qui explore les thèmes de la rédemption, de la famille et de la vieillesse.



Une famille heureuse
 de **Philippe Claudel**
 Une histoire d'amour et de famille, explorant les thèmes de la paternité, de la maternité et de la vieillesse. Un roman qui explore les thèmes de la rédemption, de la famille et de la vieillesse.

Livres Hebdo 12 octobre 2012